

Extrait d'un volume de notre collection TÀP
<http://www.editions-beauchesne.com/index.php?cPath=180>

XVI

SAINT FRANÇOIS DE SALES

par

MGR FRANCIS VINCENT

Recteur émérite de l'Université Catholique de l'Ouest.

SOMMAIRE. — I. PLACE DE SAINT FRANÇOIS DE SALES DANS L'HISTOIRE DE LA DÉVOTION A MARIE. IMPORTANCE DE LA MARIOLOGIE DANS SON ŒUVRE. — II. CARACTÈRES GÉNÉRAUX DE SA DÉVOTION A LA VIERGE ET DE SON ENSEIGNEMENT MARIAL. — III. SA PENSÉE SUR LES GRANDES QUESTIONS DE MARIOLOGIE : *Immaculée Conception. Marie médiatrice. Assomption. Cœur de Marie.* — IV. CONCLUSION. — BIBLIOGRAPHIE.

I

PLACE DE SAINT FRANÇOIS DE SALES DANS L'HISTOIRE MARIALE

SI la piété mariale du Moyen Age peut se caractériser, d'ensemble et superficiellement, par une certaine exubérance sentimentale et celle de l'École française au XVII^e siècle par la gravité théologique de la pensée et de l'expression, il semble que saint François de Sales puisse se placer au point de jonction et d'articulation entre les deux époques. En lui se fait le passage de l'une à l'autre et il en réalise la synthèse harmonieuse, grâce à ce don qu'il avait d'aller en tout au point juste.

Sainte-Beuve, dans sa hantise de l'opposer à Saint-Cyran dont la pente naturelle était de voir surtout en Marie la *grandeur terrible*, l'a rejeté plus que de raison, semble-t-il, vers le Moyen Age tendre et fleuri : « *Saint François de Sales, dit-il, eut, on le conçoit, un culte singulier pour la Vierge. Notre-Dame dont, chez les anciens Pères, il est moins souvent question avait été la grande adoration, l'idéal chevaleresque et mystique du Moyen Age : ce culte depuis n'a plus cessé. Saint François de Sales autant que saint François d'Assise était du Moyen Age en ce point* ¹ ». C'était là n'évoquer qu'un aspect de sa Mariologie et le moindre.

Du Moyen Age il a gardé une certaine fraîcheur et vivacité d'expression, des élans de sensibilité, qui peuvent faire songer, en effet, à saint François d'Assise. Mais ce trait tout secondaire de son enseignement marial, il arrive couramment qu'on l'exagère, parce qu'on n'a pas étudié sa pensée à cet égard, là où surtout elle se trouve, dans ses sermons, que Sainte-Beuve lui-même semble avoir peu fréquentés. Quand on songe que, sur 240 sermons et plans qui nous sont parvenus de lui, plus de vingt, pour ne rien dire des fragments épars dans les autres, sont entièrement consacrés à Marie, on mesure l'erreur de ceux qui ne le jugent sur ce point que par ses *Lettres*, l'*Introduction à la vie dévote*, le *Traité de l'amour de Dieu*, tributaire lui-même, en ce qui concerne la Vierge, de son œuvre oratoire.

¹ *Port-Royal*, liv. I, chap. IX, p. 262, 6^e éd.

HISTOIRE MARIALE

Dans sa correspondance, il est vrai, saint François de Sales parfois donne congé à son cœur de s'épancher. Volontiers, n'étant plus sous le regard des adversaires de Marie, il s'abandonne envers elle à des câlineries d'enfant. A sainte Chantal, par exemple, il recommande d'ériger dans son cœur un monastère allégorique dont la Vierge sera l'abbesse, et sur ce thème, il ne se refuse pas de broder et de raffiner un peu, au moins selon notre goût moderne. Il aime encore à considérer la Vierge dans l'accomplissement de ses fonctions de mère et de nourrice et il s'exprime à ce sujet avec une libre candeur que nous avons malheureusement perdue. D'autres fois, il se plaît à contempler Marie dans sa grâce frêle de petite enfant, et devant la « *céleste Pouponne* », comme il l'appelle, il éprouve des attendrissements où se reconnaît celui qui s'est dit : *l'homme le plus affectif du monde*. Mais, prenons garde ! Là même, je veux dire, dans sa correspondance, l'imagination se joue sur du solide, et la plus ferme doctrine inspire et soutient tout.

Si maintenant nous ouvrons ses quatre volumes de sermons, qui contiennent l'essentiel de sa doctrine mariale, car, ne l'oublions pas, le *Traité de l'amour de Dieu* lui-même s'y alimente, nous ne trouvons pour ainsi dire plus trace de ces fioritures, ou, si l'on veut, de ces fioretis, par où on a cru pouvoir le rattacher au Moyen Age. Presque tout y est dans le grand ton du XVII^e siècle. Un sermon, comme celui que, dès 1602, il prononce à Paris, pour la fête de l'Assomption, est tout entier d'une tenue théologique, d'une virilité, d'un dépouillé, pour ne pas dire d'une austérité, qui annoncent les maîtres de l'Ecole française et leur montrent la voie. Ce sermon-là eût pu être prononcé par Bérulle, Olier ou Condren. Des échappées imaginatives, comme celle, d'ailleurs fort brève, qu'il se permet dans son sermon pour la Présentation de 1617², sont absolument exceptionnelles dans son œuvre oratoire. Avec lui, en vérité, nous changeons de climat, nous quittons le Moyen Age et tout nous avertit que nous abordons en terre classique, française, cartésienne. L'Université de Paris, où il a étudié pendant six ans, l'a marqué. Si l'esprit du Moyen Age survit en lui, c'est par une subtile flamme d'amour séraphique qui pénètre du dedans tout ce qu'il écrit sur Marie. Un mot de lui explique bien cela : « *Toutes les fois, disait-il, que j'entre dans un lieu consacré à cette auguste reine, je sens par un certain tressaillement de*

² *Œuvres complètes*, t. IX, p. 133. Toutes nos citations du saint se réfèrent à la grande édition d'Annecy, complète en 26 volumes.

Dans ce sermon, prononcé devant ses Visitandines, il pouvait se permettre plus d'abandon. Voici le tableautin qu'il esquisse à propos du voyage que firent Anne et Joachim pour conduire Marie au Temple : « Lorsque saint Joachim et sainte Anne trouvaient quelque plaine, ils la posaient en terre pour la faire marcher, et alors cette glorieuse Infante du Ciel élevait ses petits doigts pour prendre la main de son papa et de sa maman, de crainte de faire quelque mauvais pas ; mais soudain qu'ils rencontraient quelque chemin raboteux, ils la prenaient dans leurs bras. »